Henri Raczymow

« Notre cher Marcel est mort ce soir »

DENOËL

Extrait de la publication

Extrait de la publication

« Notre cher Marcel est mort ce soir »

DU MÊME AUTEUR

La Saisie, récit, Gallimard, 1973
Scènes, nouvelles, Gallimard, 1975
Bluette, récit, Gallimard, 1977
Contes d'exil et d'oubli, Gallimard, récit, 1979
Rivières d'exil, roman, Gallimard, 1981
« On ne part pas », roman, Gallimard, 1983
Un cri sans voix, roman, Gallimard, 1985
Maurice Sachs ou les travaux forcés de la frivolité, biographie, Gallimard, 1988
Le Cygne de Proust, essai, Gallimard, 1990
Ninive, récit, Gallimard, 1991
Bloom & Bloch, roman, Gallimard, 1993
La Mort du grand écrivain, essai, Stock, 1994
Quartier libre, récit, Gallimard, 1995
Pauvre Bouilhet, essai, Gallimard, 1998
L'Homme qui tua René Bousquet, Stock, 2001
Le plus tard possible, récit, Stock, 2003
Courbet l'outrance, essai, Stock, 2004
Le Cygne invisible, récit, Melville/Leo Scheer, 2004
Reliques, Gallimard, 2005
Avant le déluge, Phileas Fogg, 2005
Le Paris retrouvé de Marcel Proust, Parigramme, 2005
Dix jours « polonais », récit, Gallimard, 2007
Te parler encore, récit, Le Seuil, 2008
Eretz, récit, Gallimard, 2010
Heinz, récit, Gallimard, 2011
Ruse et déni. Cinq essais de littérature, PUF, 2011
Points de chute, Gallimard, 2012

Extrait de la publication

Henri Raczymow

« Notre cher Marcel est mort ce soir »

roman

DENOËL

Extrait de la publication

Ouvrage publié sous la direction de Benoît Ruelle

© *Éditions Denoël, 2013*

Extrait de la publication

Un homme qui ressemble à un vieillard et à la fois à un jeune homme, cloué au lit dans la chambre d'un appartement qu'il appelle lui-même un taudis, où il n'y a rien à manger parce qu'il a cessé de désirer le moindre aliment, n'absorbant péniblement que du café au lait que lui apporte sa gouvernante. Amaigri, hâve, barbe « de prophète » telle qu'il avait jugé bon d'en affubler son Swann malade et mourant comme lui aujourd'hui, n'écrivant plus chaque jour, tantôt de sa plume Sergent-major, tantôt en les dictant à sa gouvernante ou à une dactylographe, que des lettres de remerciements aux compliments qu'on lui adresse, aux articles et études qu'on lui consacre, en France et à l'étranger, s'en prenant sans ménagement à son éditeur, son correcteur, son imprimeur. Car tout ce qui compte pour lui, alors même que son livre semble achevé puisqu'il en a écrit la fin, qu'il a même tracé le mot FIN au bas de ce qui serait la dernière page, c'est de le nourrir des dernières forces qui lui restent, bourré qu'il est de médicaments, tantôt pour se reposer un peu à défaut de

Extrait de la publication

dormir vraiment, quelques heures, ou quelques jours, tantôt pour parvenir à rester éveillé quelques heures encore, ou quelques jours, lui insuffler de nouvelles sensations, parfaire l'évocation de l'agonie de certains de ses personnages, la grand-mère, Bergotte, Swann, prenant modèle sur la sienne propre, ne sortant plus, ou les derniers temps une fois par mois tout au plus, que pour vérifier un ultime détail, une robe, un tour de langage, une filiation, un trait de physionomie, revenant certes épuisé, plus épuisé encore qu'avant et remerciant ses hôtes de la généreuse invitation qui lui coûta tant et qui fut pour lui si enrichissante, ils ne savent à quel point.

La chambre est très faiblement éclairée d'une lumière verdâtre, pleine de nuages suspendus dans l'air comme si l'on était dans les hauteurs d'une montagne à cause des fumigations, mais c'est ici, pour tout autre que lui, proprement irrespirable. Le lit et les petites tables à son chevet sont encombrés de livres, de journaux, de revues, d'enveloppes vert pâle maculées de taches de tisane et surchargées de son écriture tremblée où l'on déchiffre les noms de Saint-Loup et de Gilberte Swann-Forcheville, et des cahiers empilés où il sait à peu près retrouver les passages auxquels joindre des ajoutés, qu'il écrit lui-même ou qu'il dicte à la gouvernante ou à la dactylographe, nièce de cette dernière.

Il refuse les médecins, prétend en savoir bien plus qu'eux sur son état. Il peut mourir à tout instant mais il a tracé d'une main toute tremblante le mot FIN, tremblement de sa faiblesse extrême et tremblement de son émotion. Les

minutes, les heures, les jours qu'il lui sera donné de vivre encore seront pour ces ajouts, ce peaufinage, ces notations sur le comportement d'un personnage, une sensation enrichie, plus complète, plus vraie, ressentie au plus juste de la vérité éprouvée. Peu importe qu'il meure, pourvu que cela soit dûment inscrit. Son œuvre est achevée et non achevée, elle est éternellement en cours. C'est une œuvre inachevable, une œuvre proliférante, métastases d'images justes et inouïes, et tant pis si l'éditeur, le plus grand du XXe siècle, s'arrache les cheveux, sort de ses gonds. Il relit les épreuves non pour en corriger les coquilles, mais pour gonfler son œuvre, la parfaire, en préciser des nuances, y inscrire sa mort même. Ainsi, non seulement sa vie mais sa mort y seront mises en mots, en style, en justesse de vérité. Il peut mourir pour de vrai, il aura déjà tout écrit, sa vie et sa mort confondues, pour l'éternité. Il n'a pas, il n'a plus besoin de médecins, ni de son cher petit frère qui veut lui aussi le soigner à toute force. Ils ne savent rien, ne comprennent rien. Il ne lutte pas contre la mort. Il lutte pour rendre encore ses mots, ses derniers mots, un peu lisibles. La bière qui se refermera bientôt sur lui, ce sera la couverture de son livre. Qu'on ne se méprenne pas, qu'on le déchiffre, qu'il en soit fait comme il a voulu au plus haut de sa lucidité. Puis qu'on le laisse dormir — puis mourir, simplement, sans souffrir, c'est tout ce qu'il demande. Il sait que son œuvre lui survivra. Il peut mourir. Les écrivains, aujourd'hui, depuis des décennies, n'éprouvent plus cette certitude. Ils savent qu'ils meurent pour rien, comme tout le monde.

Extrait de la publication

En novembre 1919, installé depuis un mois au 44, rue Hamelin, Proust a quarante-huit ans, il lui reste exactement trois ans à vivre. Il ne le sait pas bien entendu, mais doit bien s'en douter un peu. Léon Daudet lui a promis son appui, pour le Goncourt. C'est fait le 11 décembre. Il est quelque chose comme cinq ou six heures de l'après-midi quand on sonne à la porte. Céleste se précipite. C'est M. Gaston Gallimard, avec ses acolytes M. Rivière, de la *NRF*, la revue, et M. Tronche, du service commercial. Ils viennent annoncer la nouvelle, comme les Rois mages. Céleste sait-elle que M. Proust vient d'être déclaré lauréat du prix Goncourt ? Mon dieu, comment le saurait-elle ? On n'a pas le téléphone, comme vous savez. M. Gallimard *exige* de voir aussitôt M. Proust. Il semble hors de lui, prêt à foncer dans le couloir comme un buffle. Soit, elle va voir si M. Proust, des fois que…

Il est réveillé. Visiblement, il a procédé à sa fumigation (le temps dans la chambre est tout ce qu'il y a de nuageux), et il a pris son café (le bol est vide). Monsieur, j'ai

une grande nouvelle à vous annoncer. Ça va j'espère vous faire plaisir : vous avez le prix Goncourt ! — Ah bon ? — Oui, monsieur, le prix… Et justement, M. Gallimard est là, dans l'entrée, avec M. Rivière et M. Tronche. Paraissent très remontés, comme des buffles qui… C'est tout juste s'ils ne sont pas passés en force, en m'écrasant chemin faisant sous leurs gros sabots. Mais j'ai su les retenir.

Eh bien, c'est non, ma chère Céleste. Proust ne les recevra pas. Un autre jour, peut-être. Qu'ils repassent un soir. Ou même ce soir, tenez Céleste, vers dix heures, peut-être, qu'ils essayent. Lui n'est pas en état. Vous remercierez bien M. Gallimard de ma part. Lui direz merci pour tout.

Céleste obtempère, elle retourne vers le paillasson où elle a fait poireauter les visiteurs du soir. M. Proust…, commence-t-elle. Gaston est outré. Il doit de ce pas courir à Abbeville chez son imprimeur pour accélérer les impressions du Goncourt 1919, et l'auteur ne veut même pas le recevoir ! À Abbeville, parfaitement ! On aura tout vu, sacré nom !

Céleste retourne près du malade. Insiste un peu. Il accepte, soit, mais M. Gallimard seul. Que diriez-vous, mon cher Marcel, d'un banquet pour célébrer l'événement, cela se fait. C'est non, mon cher Gaston, c'est trop ridicule.

La brève entrevue terminée, Proust ordonne à Céleste de ne plus faire entrer quiconque, ni journaliste ni photographe ni gendelettres. Et qu'elle ne réponde à aucune question du moindre visiteur, rien, motus. Il dessine une croix contre ses lèvres.

Le jour suivant, en revanche, il accepte tout ce beau monde, les mêmes. Gaston Gallimard, Jacques Rivière, Gustave Tronche. Et Léon Daudet de *L'Action française*, c'est la moindre des choses, il s'est tant démené pour lui. L'équipe de la NRF tombe sur ce dernier, qu'elle tient pour un affreux bonhomme, effet désastreux à la clé. Proust sent venir la crise d'asthme qu'il pressent sévère, il congédie les visiteurs. Après la crise, arrive Paul Morand. Il lui montre le roman concurrent de Roland Dorgelès, *Les Croix de bois*, paru chez Albin Michel, qui arbore effrontément la bande « Prix Goncourt » en grands caractères et, en plus petits : 4 voix sur 10. Ils ne manquent pas d'air, n'est-ce pas, chez Albin Michel. Lui lit quelques lignes du *Journal des débats* : « … ce talent d'outre-tombe… un recueil d'insomnies écrit par un reclus volontaire… » Mais baste, nous les enterrerons tous ! Enfin il espère.

Proust a reçu huit cent soixante-dix lettres de félicitations. Céleste, à sa demande, les a dûment comptées. Il répond à la plupart. Il est malade, a failli mourir trois fois dans la journée, ne peut écrire, il fait exception pour cette seule lettre, c'est dire l'intérêt tout particulier qu'il prend à l'honorable correspondant. Car en principe il ne répond à personne, fût-ce à des têtes couronnées, vous m'entendez ? Il commence invariablement ses lettres en écrivant qu'il ne peut écrire. Celui-ci est le seul à qui il confie son état de santé déplorable et à qui il fait l'effort d'écrire, car il déteste rien tant que parler de sa santé déplorable et n'aime pas se plaindre ni être plaint. Et ainsi à chacun. Quand il va un peu mieux, et qu'il le confie, et qu'on s'en réjouit, il se

Extrait de la publication

récrie qu'on l'a mal compris, qu'il ne va pas du tout mieux, que c'est un malentendu, qu'il a failli mourir dix fois en trois jours, qu'il ne mange plus, ne se lève plus, que sa main tremble, qu'il est contraint de dicter, qu'il a des vertiges, qu'il tournoie sur lui-même comme une toupie, qu'il entend des voix, qu'une grosse femme en noir le harcèle, qu'il perd ses pantoufles, qu'il sent qu'un feu se répand, qu'il ne sait plus à qui au juste il a envoyé son livre, à qui il ne l'a pas encore envoyé. La petite fille de la concierge lui monte tous les jours des dizaines d'invitations à dîner, que Céleste pose sur le bahut de l'entrée en attendant qu'il se réveille, ait fait brûler sa poudre, et sonne pour son café, eh bien, figurez-vous, il n'y répond seulement pas.

Dans les jours qui suivent le Goncourt, il envoie Céleste et sa sœur Marie Gineste inspecter les devantures des libraires du quartier, à commencer par celle de la rue Hamelin. Les *Jeunes filles* y sont-elles bien exposées à la vue des chalands ? Un correspondant dépité lui écrit qu'il a tenté d'acheter le livre et qu'on lui a répondu qu'il n'était plus disponible. Proust envoie Odilon Albaret à la NRF porter des messages furieux à Gaston Gallimard, à Jacques Rivière, à Gustave Tronche, à André Gide. Avec un peu de chance, l'un d'eux finira bien par l'entendre et diligentera des consignes. Au retour d'Odilon, Proust l'envoie encore à la librairie Stock : on lui a dit que là le livre manquait. C'est proprement insupportable.

Jacques Porel vient le voir. Sa mère Réjane voudrait lui faire un cadeau. Proust demande une photo d'elle costumée en prince de Sagan, habits masculins, chapeau haut-

Extrait de la publication

de-forme, monocle, gardénia à la boutonnière, vous savez, Jacques, dans cette revue où elle avait eu le premier rôle au théâtre L'Épatant, une photo dédicacée bien sûr. Il le prie en outre et au passage de se rendre chez Smith rue de Rivoli regarder la vitrine et, si hélas l'ouvrage n'est pas en montre, d'entrer, de questionner le libraire sur la disponibilité du Goncourt de l'après-guerre dont l'auteur est, croit-il, un certain Marcel Proust.

La rumeur se répand qu'il a dépensé les cinq mille francs du prix au Ritz en dîners de remerciements. Le vrai, c'est qu'il s'est découvert par hasard douze Royal Dutch qu'il ignorait posséder. Aussi a-t-il offert à Céleste un chapeau orné d'un oiseau de paradis. Elle le mérite tant. Sur une enveloppe qui traîne sur ses couvertures, il lui écrit un méchant poème en vers de mirliton :

Grande, fine, belle et maigre
Tantôt lasse, tantôt allègre,
Charmant les princes comme la pègre
Lançant à Marcel un mot aigre,
Lui rendant pour le miel le vinaigre,
Spirituelle, agile, intègre…

Proust laisse tomber sa plume à terre, ferme les yeux. Encore tant de travail à accomplir. En aurai-je le temps, Céleste ?

Extrait de la publication

Il a emménagé rue Hamelin voici un mois. Sa tante, Émilie Weil, sans daigner le prévenir, a vendu l'immeuble du 102, boulevard Haussmann. Les nouveaux acquéreurs restructurent dare-dare. On installe une verrière dans la cour, on reconstruit l'escalier, on fait du bruit, on fait de la poussière. L'enfer chez soi. On n'est plus chez soi, comme on croyait… À la rue, le malade. Proust s'en ouvre à Lionel Hauser. Ce déménagement, dit-il, c'est parfait. Marcel n'a plus rien à faire ici, dans ce vaste appartement du boulevard Haussmann, au milieu de tous ces meubles encombrants, inutiles, laids, entassés, disparates, fussent-ils ceux de ses chers parents et datant de Mathusalem. Il lui a déjà, quelques mois plus tôt, tenu le même langage : vendre ses meubles ! Qu'il s'adresse à leur amie commune Mme Geneviève Straus (Wagram 16-96) pour les tapis, celui de Smyrne en particulier, le plus grand, le plus beau, et celui que le shah de Perse avait donné au professeur Adrien Proust en 1869. L'hôtel Drouot sera idoine pour les lustres, les bronzes, l'argenterie qu'il n'utilise

Extrait de la publication

pas. Lionel y connaît personnellement un commissaire-priseur, M. Lair-Dubreuil. Qu'il lui fasse téléphoner de sa part. Et les plaques de liège, il y a pensé, le cher ami ? Une fortune ! C'est simple : que Proust procède à leur décollement et les entrepose dans un garage par exemple, en attendant de les revendre à un marchand de bouchons. Oui, de bouchons. Oui, c'est simple. Sauf quand on s'appelle Proust et que Maman n'est plus là.

En attendant, loger au Ritz ? Trop bruyant. On entend les téléphonages, l'eau des bains couler, les coliques des uns, les pipis des autres. Jacques Porel lui propose un appartement au quatrième étage de l'hôtel particulier de sa mère, 8 *bis*, rue Laurent-Pichat, près de l'avenue Foch, non loin du Bois hélas, d'où rhume et fièvre des foins à la clé. L'actrice occupe le second étage, son fils chéri le troisième avec sa jeune épouse et leur bébé âgé de quelques mois ; le quatrième est en principe réservé à la fille, Germaine, mais celle-ci en Amérique, le voici disponible. Un hideux meublé, mais c'est en attendant mieux. Cet appartement se révèle au moins aussi bruyant que le Ritz, en moins confortable, et tout aussi cher. Là aussi, les cloisons semblent bien minces. Les voisins font l'amour tous les jours avec une frénésie dont Proust est jaloux. La première fois, il a cru à un assassinat. Mais il a dû se rendre à l'évidence. Il aurait préféré, tout compte fait, un assassinat. C'est toujours embêtant d'être exclu d'un bonheur.

Extrait de la publication

Ce sera donc, le 1er octobre 1919, rue Hamelin, entre le musée Guimet, le Trocadéro et la Seine. Une agence immobilière de la place Victor-Hugo, au mois d'août, lui a proposé cet appartement, dont la propriétaire s'appelle Mme Boulet. Céleste part en éclaireuse, ascenseur jusqu'au quatrième étage au-dessus de l'entresol. Y a-t-il un cinquième étage ? Oui, hélas. Ne pourrait-on pas le louer aussi, ainsi resterait-il vide d'occupants et donc silencieux, et puis M. Proust pourrait y entreposer l'excédent de meubles qui aujourd'hui sont encore entassés dans quelque cave de la Chambre de commerce américaine, Céleste ne sait plus pourquoi. C'est du moins ce qu'elle dit à Mme Boulet, qui n'en peut mais, qui s'en fout un peu. Non, on ne peut le louer, l'étage est occupé par une locataire, Mme Pelé, femme de ménage d'Aristide Briand. On la suppliera très poliment d'éviter de faire du bruit : un grand malade va emménager au quatrième, tout frileux, tout perclus, insomniaque, adepte des bouillottes, des boules Quies, des fumigations de poudre Legras et des salons de l'hôtel Ritz, quand il sort en tout cas, de loin en loin, de moins en moins. En fait, on ne l'en priera pas, on la stipendiera voilà tout.

Il y a des membres locaux du tout-gotha, là, dans la rue même : une princesse, cinq marquises, six comtesses, un baron. Et alors ? dira-t-on. On aura bien raison : et alors ? Au rez-de-chaussée du 44, une boulangerie. Le boulanger, M. Virat, est propriétaire d'une partie de l'immeuble. Il est originaire d'un village du Puy-de-Dôme, Montagnon, non loin de la Lozère natale de Céleste. Ainsi, elle et lui sont

Extrait de la publication

quasi « pays ». De lui, on sait qu'il a un château en Seine-et-Marne. Bref, le boulanger a des écus. C'est chez lui que Céleste va téléphoner. Son entreprise est ouverte presque toute la nuit, Céleste y pénètre, glong-gling, court directement dans la salle à manger, fait comme chez elle. Le matin, elle remonte deux croissants chauds. Il se pourrait que M. Proust les lui réclame. Ou un seul peut-être. Ou pas du tout. On ne sait jamais avec M. Proust. Surtout, pas de plan sur la comète.

L'appartement comporte cinq pièces, une cuisine et une salle de bains. La plupart des meubles que Proust n'a pas pu vendre, qu'il ne s'est pas résolu à bazarder, selon le sage conseil de Lionel Hauser, sont désormais entassés dans la salle à manger-boudoir et le salon. Il est vrai que ces pièces ne servent à rien, sinon d'entrepôt. Le salon, outre un lustre de cristal posé par terre dans un coin, contient aussi des tableaux, un portrait d'infante et, sur un chevalet, celui du docteur Adrien Proust peint par Jean Lecomte du Nouÿ vers 1885 en homme de la Renaissance, une plume d'oie à la main avec laquelle il rédige peut-être un mémoire de santé publique, un sablier sur sa gauche comme dans les « vanités » de la même époque mais c'est sans doute pour marquer que son sacerdoce est de lutter contre la mort. Il y a aussi celui de Jeanne Proust par un anonyme, beau visage, regard profond. Et puis celui de Proust lui-même en jeune homme de vingt-cinq ans, un rien officiel, peint par Jacques-Émile Blanche. Proust l'aime beaucoup, ce

Extrait de la publication

tableau, il le trouve avantageux, digne de lui, il le trouve digne tout court. Mais il ne le regarde plus depuis longtemps. L'époque dont il témoigne n'existe plus, sinon dans son livre.

Dans le boudoir se tient la bibliothèque noire où sont rangées les œuvres de Madame de Sévigné chère à Mme Proust, John Ruskin qu'il a lui-même traduit et préfacé, et Saint-Simon richement relié aux initiales MP.

On accède à sa chambre par une porte à double battant, une autre, plus privative, près de son lit, mène à la salle de bains. Sa chambre comporte donc son lit, celui de toujours, dont les montants sont en cuivre doré, autrefois doré devrait-on dire car ils sont désormais noircis par les fumées quotidiennes des fumigations, un grand fauteuil pour les visiteurs et parfois pour Céleste, les trois petites tables en bambou (qu'il appelle sa « chaloupe », sans doute parce qu'elles sont un peu instables) chargées de ses cahiers, de son matériel de fumigation, poudre Legras antiasthmatique, boîtes de papier pour allumer ladite poudre, une bouteille d'Évian, son matériel d'écriture, plumes, encrier, des piles de mouchoirs, et des choses qui traînent, médicaments, lettres récemment reçues ou plus anciennes, journaux, argus de la presse, plusieurs paires de lunettes, sa montre, des boules Quies. S'il fait tomber quelque chose par terre, son porte-plume par exemple, il sonne Céleste pour qu'elle vienne le ramasser. À son chevet, une lampe à l'abat-jour vert, trois petites poires électriques, dont deux pour sonner. Non loin du lit, une cheminée sur le rebord de laquelle reposent des livres et ses cahiers manuscrits

Extrait de la publication

aux couvertures de moleskine. Aux fenêtres, enfin, bien sûr toujours closes, de grands rideaux de satin bleu. Cela ressemble assez bien à une chambre qu'on attribuerait au premier regard à Marcel Proust.

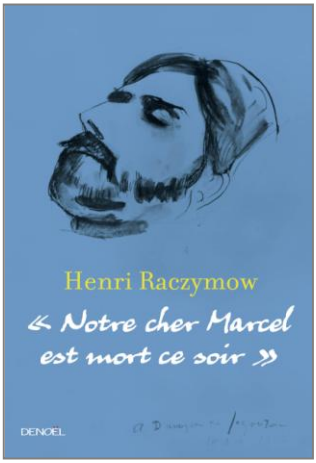
Céleste et Odilon Albaret disposent d'une chambre, tout de suite à droite dans l'entrée, dont la porte s'ouvre avant le bahut sur lequel reposent en permanence le courrier qu'Odilon doit apporter à son destinataire à la première occasion, c'est-à-dire aujourd'hui même, et le courrier reçu, que la petite fille de la concierge monte chaque matin, et qu'on pose là avant que Céleste ne l'apporte à M. Proust à son réveil.

Dans le couloir, un bougeoir constamment allumé, que Céleste, dès que sollicitée, apporte dans sa chambre à M. Proust, pour sa fumigation matutinale, c'est-à-dire plus exactement vespérale. Céleste achète les grandes bougies par caisses de cinq kilos.

En somme, rue Hamelin, la maison fonctionne en tout point comme du temps du boulevard Haussmann. Sinon que Proust y reste de plus en plus longtemps couché, jusqu'à l'être bientôt en permanence.

Qui a dit qu'il était coûteux d'aimer parmi le peuple ? Une chose contrarie Proust ces temps-ci, la relation qui se prolonge au-delà du raisonnable avec ce jeune Henri Rochat. Il l'a dégoté au Ritz où il était valet de pied. Il occupe à présent la chambre d'ami, à l'autre bout de l'appartement. Il voudrait devenir peintre.

frère en mai 1921 : « À mon frère bien aimé que j'admire et que j'aime du plus profond de mon cœur, son Marcel. » D'aucuns ont avancé que Robert ignorait posséder des livres dédicacés de son frère. Mais ils se trompaient, ils se trompaient tout à fait.



« Notre cher Marcel est mort ce soir » Henri Raczymow

Cette édition électronique du livre
« Notre cher Marcel est mort ce soir » de Henri Raczymow
a été réalisée le 03 septembre 2013
par les Éditions Denoël.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782207112212 - Numéro d'édition : 236990).
Code Sodis : N55191 - ISBN : 9782207115886
Numéro d'édition : 251217.

Extrait de la publication